

Brianna Hill

Professor Isabel Rivero-Vila

FRN 4010W

L'impression durable du *Deuxième sexe* de Beauvoir dans le féminisme d'aujourd'hui

Depuis toujours, la femme a eu un rôle en société d'infériorité par rapport à l'homme. La raison pour cette infériorité n'a jamais vraiment été déterminée. Et donc les femmes ont lutté contre cette infériorité ce qui a originé - le féminisme. Mais qu'est-ce que le féminisme et quelles sont les différentes périodes qui le caractérisent ? Le féminisme est « la doctrine qui préconise l'extension des droits, du rôle de la femme dans la société » (Boivin 360). Autrement dit, le but du féminisme est de gagner l'égalité pour les femmes dans les domaines sociaux, politiques et culturels. Il y a eu plusieurs « vagues » ou mouvements qui ont déterminé l'évolution de ce courant. La première vague a été entre le dix-neuvième et vingtième siècles. La deuxième vague a débuté avec l'ouvrage de Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, en 1949. Enfin, la troisième vague a commencé au début des années 1990 et se poursuit à ce jour. L'évolution, du féminisme depuis l'ère de Beauvoir reflète les changements qui se passent dans un monde en perpétuel mouvement même si l'idéologie du féminisme a toujours trouvé des entraves dans la société française. Pour déterminer cette évolution entre la deuxième et troisième vague, il est nécessaire d'examiner le livre fondateur de Beauvoir et son influence sur le reste des féministes de la deuxième vague avant de passer à la troisième vague représentée par Eliette Abécassis et son œuvre, *Le corset invisible*.

Née en 1908 à Paris, Simone de Beauvoir avait un père athée mais conservatif et une mère très religieuse de confession catholique. Beauvoir était intellectuelle et elle lisait tous les classiques, philosophes et autres. En allant à l'École Normale pour passer l'agrégation, elle a

rencontré Jean-Paul Sartre, célèbre existentialiste, ainsi que ses amis de l'élite intellectuelle parisienne. Beauvoir a écrit des romans ainsi que des œuvres philosophiques. Elle était influencée en partie par Sartre et sa philosophie, mais beaucoup de ses idées étaient originales. Simone de Beauvoir est décédée en 1986, or son héritage lui survivra.

En dépit de ses idées, Beauvoir ne se considère pas féministe, elle écrit plutôt sur les droits des femmes et sur leur oppression. Elle considère les femmes comme des « Autres » par rapport à l' « Homme ». Elle aborde cette question en disant :

L'humanité est mâle et l'homme définit la femme non en soi mais relativement à lui ; elle n'est pas considérée comme un être autonome...Et elle n'est rien d'autre que ce que l'homme en décide ; ainsi on l'appelle 'le sexe' voulant dire par là qu'elle apparaît essentiellement au mâle comme un être sexué : pour lui, elle est sexe, donc elle l'est absolument. Elle se détermine et se différencie par rapport à l'homme et non celui-ci par rapport à elle ; elle est l'inessentiel en face de l'essentiel. Il est le Sujet, il est l'Absolu : elle est l'Autre. (Beauvoir, I, 15-16)

Avec cet extrait, Beauvoir décrit deux êtres: le Sujet et l'Autre. Il n'y a pas d'autres catégories. Donc c'est binaire. En disant cela, elle montre que les femmes sont dans une position d'infériorité. Si l'homme est le Sujet, l'inverse est l'objet. D'un côté, un objet est quelque chose concrète ; créé par l'homme et c'est lui qui le définit, sa raison d'être. De l'autre un sujet est quelqu'un qui fournit la matière, qui est le centre. Au lieu d'objet (quoiqu'elle utilise ce mot à partir de la page 18), Beauvoir emploie le mot « Autre » dans ce cas. Si la femme n'est pas le noyau, elle ne devient rien hormis sa définition par l'homme.

D'après Beauvoir, la femme est définie par l'homme parce que l'humanité, ou le monde en général, est sous le pouvoir des mâles et de la masculinité. Tout est dénommé par des termes

masculins. Par conséquent la femme devient dépendante des hommes. Ils décident qui est la femme. Beauvoir révèle que la femme est « inessentielle ». Autrement dit, la femme n'est pas nécessaire, elle est accessoire. Pourtant, ce n'est pas la femme qui détermine qui elle est. Si elle veut se définir, elle doit utiliser des termes masculins et se comparer elle-même aux hommes. Elle ne peut pas être « Autre » que ce que l'homme n'est pas. Toutes les caractéristiques de l'homme sont essentielles et la femme n'a pas ces mêmes caractéristiques, donc elle est inessentielle. Ceci résulte en l'essentialisme de l'homme.

Empruntant énormément de Sartre, Beauvoir se concentre sur la transcendance et l'immanence de soi. Selon elle, la transcendance, ou l'existence, est pour soi. C'est pour le « Sujet » et pour la liberté. Toutefois l'immanence, ou l'essence, est en soi et se rend objet, ou « Autre ». Tandis que le « Sujet » devient plus que son essence, l'« Autre » ne reste que son corps. Beauvoir insiste que « chaque fois que la transcendance retombe en immanence il y a dégradation de l'existence en 'en soi', de la liberté en facticité... Tout individu qui a le souci de justifier son existence éprouve celle-ci comme un besoin indéfini de se transcender » (Beauvoir, I, 34). Une femme se définit par rapport aux hommes et par des hommes. Comme l'« Autre », elle subsiste dans l'immanence et sans liberté. L'immanence « est infligée par l'*homme* – et elle n'est pas nécessairement responsable » (Kruks 16). Elle veut se transcender, mais il n'est pas possible puisqu'elle est inessentielle selon les hommes.

Beauvoir se rend compte que les femmes ne sont pas les seules « Autres » qui existent dans le monde. Elle cite des « Noirs à Haïti », des « prolétaires... en Russie », des « Indochinois, » des juifs, et des ouvriers, par exemple (Beauvoir, I, 20). Toutefois, le problème : c'est qu'elles n'ont pas les moyens concrets de se rassembler en une unité qui se poserait en s'opposant. Elles n'ont pas de passé, d'histoire, de religion qui leur soit

propre ; et elles n'ont pas comme les prolétaires une solidarité de travail et d'intérêts...Elles vivent dispersées parmi les hommes, rattachées par l'habitat, le travail, les intérêts économiques, la condition sociale à certains hommes – père ou mari – plus étroitement qu'aux autres femmes. (Beauvoir, I, 20)

Les autres « Autres » ont un moyen de se réunir comme groupe. Ces groupes ont plusieurs points communs. Par exemple, ils ont la même religion ou la même couleur de peau. C'est la première raison pour le rassemblement. Ce qui le rend plus facile c'est la proximité des gens participant dans le groupe. Malgré le fait que les femmes soient la moitié de la population, elles sont disséminées partout dans le monde. La majorité sont mariées et alors elles ont la responsabilité de leurs enfants et de leur mari. Par conséquent, la femme est souvent coincée à la maison. Elle n'a pas le temps de se rassembler ; elle n'a pas de lieu qui arrange bien les autres femmes. Etant donné que les femmes sont occupées et enclavées chez elles, elles sont ainsi isolées.

D'autant plus que, les femmes n'ont pas vraiment un chef. En général, les groupes qui se sont révoltés dans l'histoire ont quelqu'un qui les rassemble. Par exemple, Jeanne d'Arc a dirigé les combattants pendant la Guerre de Cent Ans ou Napoléon Bonaparte à la fin de la Révolution française. Du fait du manque de proximité, les femmes restent sans chef.

A la suite de ses pensées précédentes, Simone de Beauvoir est plus connue pour sa citation « on ne naît pas femme, on le devient » (II, 13). Une femme n'est pas faite en raison de sa biologie, ou son sexe. Plutôt, ses différences par rapport aux hommes sont construites en raison de la société et de la situation de son genre. Quand une femme est née, elle n'est pas complètement formée. C'est son expérience au fil du temps qui lui donne la notion de féminité.

La féminité vient des hommes et des autres dans la société. Au début, une femme n'est pas encore « Autre » ou inessentielle, pourtant peu à peu elle le devient à cause des hommes.

Il n'est pas possible que Beauvoir finisse sans une proposition pour l'avenir. Elle propose que :

Affranchir la femme, c'est refuser de l'enfermer dans les rapports qu'elle soutient avec l'homme, mais non les nier ; qu'elle se pose pour soi elle n'en continuera pas moins à exister aussi pour lui : se reconnaissant mutuellement comme sujet, chacun demeurera cependant pour l'autre un autre ...c'est au contraire quand sera aboli l'esclavage d'une moitié de l'humanité et tout le système d'hypocrisie qu'il implique que la « section » de l'humanité révélera son authentique signification et que le couple humain trouvera sa vraie figure. (Beauvoir, II, 652)

Pour s'émanciper la femme doit surmonter son infériorité, elle doit être envisagée comme autonome par rapport à l'homme. Il existe des différences entre les deux, mais ces différences ne se prêtent pas au monde binaire que nous avons appris à connaître. Il ne s'agit pas de comparer les femmes et les hommes, il s'agit plutôt d'accepter chacun comme distinct. Il n'y aura plus d'êtres inessentiels, mais un monde de « Sujets ». La femme continuera à être dépendante de l'homme, mais les hommes deviendront également dépendants des femmes. Seulement après cela arrive la vraie « section », ou division ("Simone De Beauvoir The Second Sex, Conclusion 1949") entre les femmes et les hommes. Il n'existe pas des vraies différences, mais on ne le sait pas dans ce monde inégal de Beauvoir.

Dans un entretien avec Simone de Beauvoir en 1978, l'intervieweuse lui a demandé l'âge qui a plus d'importance pour une femme (Patterson 745). Beauvoir a répondu que c'est « les vingt premières années de la vie féminine » puisque ces années sont souvent avant le

mariage et les enfants (Patterson 745). Elle peut avoir une carrière avant qu'elle ait des enfants, mais après elle doit s'occuper d'eux. La cage qui est leur maison ne lui donne « rien d'autre que leur foyer » (Patterson 748). En outre la femme mariée « est plus ou moins la servante de l'homme » (Patterson 748). Elle n'est plus indépendante ou autonome, elle devient un objet pour ses enfants et son mari.

Beauvoir est considérée comme la mère de la deuxième vague du féminisme (Kruks 9) et *Le deuxième sexe* « exerce une influence considérable » sur ce mouvement (Chaperon 8). Son ouvrage a influencé les féministes qui considèrent désormais que les femmes méritent les mêmes droits que les hommes. Elle n'est pas « Autre ». Elle est aussi « Sujet » comme l'homme. En plus de la parution de son ouvrage, la deuxième vague du féminisme a commencé à cause de la Seconde Guerre mondiale. Pendant la guerre, les femmes devaient entrer dans le lieu de travail. Néanmoins, une fois que la guerre a terminé, elles ont retourné à la maison et à leurs responsabilités vers leurs maris et leurs enfants. Les femmes ne devenaient que des « mères et ménagères, en les enfermant dans ce statut et en tolérant leur exclusion de la vie sociale » (Picq 28).

La deuxième vague a eu trois courants principaux. Selon Jenson (56-66), ils sont définis par leurs caractéristiques « révolutionnaires », « syndicalistes », et « d'égalité ». Les féministes révolutionnaires voulaient résoudre les causes de l'oppression des femmes et redéfinir le mot « femme ». Quant aux féministes syndicalistes, elles luttèrent pour la situation (et la condition) des travailleuses, tel que le harcèlement sexuel, et pour la division du travail dans la famille. Enfin, les féministes d'égalité combattaient pour l'avortement, la contraception, et le contrôle de leur propre corps. Ce courant était influencé par Beauvoir. Elle dit que « la femme [peut]

disposer de son corps » (Patterson 753). Les femmes doivent avoir le droit de manipuler leur corps et de faire des choix à propos de leur corps.

Quels sont les avancements réalisés par ces féministes de la deuxième vague ? En 1974, la loi Veil a été adoptée. Cette adoption autorise « l'interruption volontaire de grossesse » (Jenson 64), appelé l'IVG, ou l'avortement. En outre, la contraception a été partiellement permise en 1967 et est devenue officielle en 1974. Cela a permis aux femmes d'avoir plus de contrôle de leur corps. La femme enceinte peut choisir si elle veut garder un enfant ou pas. De plus, la loi Roudy a été adoptée en 1983 et elle permet l'égalité entre les hommes et les femmes qui travaillent en entreprise. Le but de cette loi est que les femmes gagnent le même salaire que les hommes.

Malheureusement, la deuxième vague du féminisme a commencé à décliner à la fin des années 1980 pour plusieurs raisons. Premièrement, la majorité des féministes a pensé que « les discriminations en raison du sexe sont, pour la plupart, éradiquées et que les femmes ont largement obtenu l'égalité avec les hommes » (Oprea 7). En réalité, même s'il y a eu des progrès à leur égard, les femmes sont restées inférieures aux hommes. Deuxièmement, le féminisme de la deuxième vague « entrerait dans une étape d'institutionnalisation » (Oprea 7). Dans les universités on a introduit les études féministes et les études du genre et de la différence sexuelle et quelques féministes y sont allé(e)s. En plus, les féministes ont préféré étudier les théories féministes plutôt que de protester et de lutter pour leurs droits et leur égalité. Enfin, il y a eu une rupture de l'intérieur. Les minorités qui étaient féministes, comme « des Noires, des lesbiennes, des femmes du tiers-monde, ... des migrantes et des femmes autochtones » (Oprea 7), estimaient que leurs différences avec la femme stéréotypée n'étaient pas prises en compte.

Après ce déclin, le féminisme est entré en hibernation jusqu'à environ 1995. C'était l'année dans laquelle la troisième vague s'est déferlée avec « une manifestation unitaire pour les droits des femmes » (Picq 30). Leur but était de « renouveler les pratiques et les questionnements théoriques vis-à-vis, notamment, l'homogénéité d'un féminisme 'intellectuel, blanc et hétérosexuel', par le biais de théorisations lesbiennes et d'autres minorités sexuelles, de théorisations des 'femmes non blancs', de femmes pauvres, etc. » (Blais, Fortin-Pellerin, Lampron, & Pagé 141-142). Beauvoir croyait que les femmes étaient séparées des autres groupes minoritaires. Elle dit que les femmes n'ont pas les moyens, tel qu'un chef ou le temps, de se réunir et de se révolter comme les autres minorités, par exemple les Noires à Haïti ou les juives des ghettos. Ainsi, ces féministes de la troisième vague voulaient réparer la rupture des minorités féministes qui s'était passée dans la deuxième vague. En outre, les féministes de la troisième vague ont réalisé que les femmes étaient toujours victimes dans le domaine professionnel. Elles luttent également contre la violence des femmes, « le sexisme dans la publicité, [et] les stéréotypes » (Picq 33).

De même, cette nouvelle vague est basée sur quelques courants. Premièrement, la sexualité est devenue un élément important. Ce courant sépare la troisième de la deuxième vague (Blais et al. 143). Les féministes s'occupent non seulement des hétérosexuelles, mais des lesbiennes et des bisexuel(le)s. En réalité, le féminisme n'attire plus seulement les femmes ; ces féministes consistent actuellement en femmes, en hommes, en hétérosexuels, en homosexuels, en Blancs, en Noirs, etc. Également, les féministes se battent, tout comme leurs homologues de la deuxième vague, pour l'égalité féminine dans tous les domaines, soit politique, soit social, soit professionnel. Elles se renseignent sur « l'accès des femmes à l'éducation, la discrimination

salariale..., l'augmentation du chômage..., la violence domestique et les troubles alimentaires, [et] les effets du racisme » (Oprea 11).

De la même façon, comme Beauvoir, ces féministes trouvent que la différence de genre est la base de l'infériorisation des femmes (Oprea 18). Néanmoins, contrairement à Beauvoir et des féministes de la deuxième vague, il existe plus que la catégorisation binaire d' « homme » et de « femme ». Bien que le sexe soit binaire, puisqu'il est déterminé par la naissance, le genre est une construction sociale (Jackson). Ces nouvelles féministes savaient que le genre n'était plus que deux catégories : il n'existe plus le monde binaire de Beauvoir. Cela peut être le résultat de l'inclusion de toutes formes de sexualités dans le féminisme de la troisième vague : il existe une société aux genres et aux sexualités multiples. Plutôt que deux catégories précises, il existe une large portée de genre. Avec cette pensée, on perd l'idée de « Sujet » et d'« Autre » parce qu'il n'y a pas seulement deux groupes qui subsistent dans la société ; en fait, il n'y aurait pas de groupes du tout.

A l'instar des féministes de la troisième vague, Eliette Abécassis a écrit son œuvre féministe, *Le corset invisible*, avec Caroline Bongrand en 2007. Abécassis est née à Strasbourg, France en 1969. Elle vient d'une famille juive d'origine marocaine. Son père, Armand Abécassis, enseigne la philosophie, ce qui a déclenché l'intérêt d'Abécassis sur le sujet. Pour la plupart, elle écrit des romans concernant l'amour, la relation entre parents et leurs enfants, et la religion. Toutefois, elle a écrit quelques essais sur la maternité et la condition féminine. Abécassis est donc une des représentantes de la troisième vague du féminisme.

Eliette Abécassis commence son œuvre par :

Plus qu'hier, les femmes sont incomprises, dévalorisées. Les mères sont épuisées, culpabilisées, défaites à la fin du jour. Les femmes ne trouvent pas leur place,

n'ont plus le temps, n'en peuvent plus de faire le grand écart entre le travail et la vie familiale. Plus qu'hier, elles ne se trouvent pas assez belles, elles sont affamées par les régimes. Terrifiées par leurs rides, elles vivent dans la peur de vieillir, et se replient sur elles-mêmes dans le silence de leur souffrance.

(Abécassis & Bongrand 9).

Immédiatement, on peut voir une altération des termes de Beauvoir. Abécassis n'est plus préoccupée avec l'infériorité des femmes par rapport aux hommes. A la place, les difficultés sont que les femmes ne sont pas comprises. Elles n'ont pas de rôle. Est-ce qu'elles sont mères ? Femmes ? Professionnelles ? Et si elles tentent de faire des multiples rôles, elles trouvent qu'il n'y pas assez de temps pour faire autre chose que le devoir. Pas seulement cela, mais maintenant les femmes sont jugées par leur corps. Les médias et la culture en général déterminent l'image des femmes et la manière dont elles sont perçues. Les mannequins sont très minces. Des femmes désirables ont des corps parfaits, des cheveux parfaits, l'apparence parfaite. La femme subit une immense persuasion médiatique qu'elle suit afin d'être acceptée par la société et de réussir.

En outre, pour réussir, une femme doit être une bonne mère et épouse. Or le féminisme lui a appris à devenir indépendante et lui a fait gagner les droits à un travail. Malheureusement, « [l]a femme sait qu'elle doit profiter de ses années sans enfant pour progresser au maximum dans sa carrière, parce que, après la venue de l'enfant, sa courbe de progression, si même elle se maintient, ne sera plus jamais aussi forte » (Abécassis & Bongrand 93). On sait déjà que Beauvoir a supposé la même idée. Pendant les vingt premières années de la vie d'une femme, elle doit apprécier son indépendance avant le mariage et les enfants. Donc, pour que la femme puisse avoir à la fois un travail et des enfants, elle doit le faire dans une façon programmée. Il faut trouver une profession tout de suite avant de se marier. Une fois qu'elle se marie et qu'elle a

son nouveau travail, c'est le moment d'avoir des descendants de son mari. Si elle a des enfants à un jeune âge, elle perd la possibilité de posséder également un emploi.

Il est intéressant de noter qu'Abécassis remarque :

Si le féminisme a été un progrès incontestable de la condition féminine, il a eu des effets pervers qui plongent la femme dans une situation historiquement inédite et invivable. La société lui inflige le défi quotidien d'être la femme parfaite, l'épouse parfaite, la mère parfaite, la salariée parfaite, le corps parfait. Rien ne lui est pardonné, tout lui est demandé, et reproché. (Abécassis & Bongrand 217)

La femme est devenue indépendante, mais subséquemment « en 'libérant la femme', le féminisme l'a enfermée dans une multiplicité de rôles qui sont incompatibles les uns avec les autres » (Abécassis & Bongrand 217). Tandis que Beauvoir dit que la femme doit refuser de se confiner dans les échanges qu'elle a avec l'homme, Abécassis déclare que le monde actuel pour une femme est plein d'attentes (pour elle), mais il n'est pas possible qu'elle obtienne tout ce qu'on attend d'elle. Plutôt que d'être utile pour les femmes, le féminisme, selon Abécassis, a permis aux femmes de s'élever au-dessus de leur contrainte d'infériorité à une vie impossible, au retour une fois de plus dans une prison, cette fois la prison du devoir. La femme selon Beauvoir est enclavée chez elle à cause de son mari et ses enfants. Selon Abécassis, le féminisme l'a emprisonnée encore une fois ; donc la femme n'a jamais quitté sa prison.

Néanmoins, même si elle n'est plus « Autre, » selon Abécassis, la femme reste un objet. La femme doit posséder un corps parfait. Beauvoir estime que l'objet est une chose concrète qui est déterminée par l'homme. Qu'est-ce qu'un corps parfait exactement ? Cette décision est prise par l'homme et la femme doit la suivre. Encore une fois, l'homme définit la femme. Elle est toujours l'objet parce qu'après le mariage et avec les enfants, elle redevient leur objet. Elle est

leur servante et elle s'occupe d'eux et rarement d'elle-même. La femme doit toujours penser aux autres et faire ce qu'ils attendent d'elle.

Tout comme Beauvoir à la fin de *Le deuxième sexe*, Abécassis finit par :

La femme féministe n'est plus. La femme d'aujourd'hui a dépassé le cap de la lutte contre l'homme. Elle a besoin de l'homme. Même les femmes les plus fortes en apparence nous l'ont confié : elles donnent l'impression de tout maîtriser, mais elles ont besoin de l'homme. (Abécassis & Bongrand 218)

Il existe un besoin de l'homme par la femme. Abécassis constate que les femmes ne sont plus en conflit contre les hommes. A la place, elle dit, de la même façon de Beauvoir, que les femmes restent dépendantes de l'homme. Mais, il est nécessaire que les hommes soient aussi dépendants d'elles. Les deux peuvent rester autonomes, mais ils doivent reconnaître qu'il est pertinent de dépendre sur l'autre. Seulement quand cela arrive, les femmes et les hommes seront des égaux déterminés par l'autre et par la culture.

Ainsi, quels progrès ont été réalisés par les féministes de la troisième vague ? Elles ont trouvé la parité, la mixité, et l'égalité à l'intérieur du groupe. Le féminisme n'est pas seulement représenté par les femmes, comme dans l'ère de Beauvoir, mais aussi par les hommes et des représentants d'autres minorités. Et puis, avec l'aide des féministes, en France, les homosexuels ont actuellement le droit de se marier. Appelée « le mariage pour tous », la loi a passé en 2013. En outre, la France essaye pour la parité homme-femme par quelques lois. La première a été adoptée en 2000. Cette loi stipule qu'il faut avoir le même nombre de femmes que d'hommes dans les mandats électoraux et les fonctions électives. Plus récemment, en 2014, une loi a été promulguée qui exprime l'égalité réelle entre les femmes et les hommes ("Legifrance - Le Service Public De

L'accès Au Droit"), ce qui concerne l'égalité dans tous les domaines. Par exemple, le cabinet ministériel du président François Hollande a huit femmes et huit hommes.

Il est généralement admis que les femmes ont fait des pas vers la réalisation de l'égalité. Elles ont le droit à l'avortement, la contraception, les positions électives, et le mariage homosexuel. Mais la femme, est-elle vraiment égale à l'homme ? L'état des femmes, a-t-il vraiment amélioré depuis Beauvoir et la deuxième vague ?

Jusqu'à la fin de 2014, en France une femme pouvait avoir un avortement seulement pour les situations médicales graves. Malheureusement, la France est presque seule dans ce cas. Les Etats-Unis et l'Espagne, par exemple, ont toujours des restrictions très sévères sur les avortements. Par ailleurs, les lois pour l'égalité homme-femme n'ont pas encore connu un succès totale, malgré la loi Roudy ou la loi sur l'égalité réelle entre les femmes et les hommes. Présentement, les hommes gagnent plus d'argent que les femmes ; environ 14,8 pourcent de plus. D'ailleurs, il n'est pas remarquable de voir une femme dans une position de pouvoir ; cependant, leurs positions ne sont pas convoitées par les hommes généralement, comme c'est le cas des conseillers municipaux (Murray 412). Cela peut-il vraiment être considéré comme un succès ?

La situation se résume donc à ceci : le progrès fait par les féministes influencées par Beauvoir n'a guère évolué. C'est la culture qui caractérise toujours le genre, soit femme, soit homme, soit un genre non spécifié. Beauvoir a dit qu'« on ne naît pas femme, on le devient » (Beauvoir, II, 13) et cette phrase se perpétue jusqu'à aujourd'hui. Par exemple, quand un bébé est né, on dit, « 'c'est une fille'...et inaugure le processus de féminisation de la petite fille » (Jackson 17). Cet enfant n'a jamais le temps de décider pour elle-même le genre qu'elle est ; la culture l'a déjà fait pour elle. En fait, les féministes actuelles continuent de lutter pour les droits égaux pour les femmes, aussi pour les homosexuels, les bisexuels, les lesbiennes et des autres

minorités. Tout semble indiquer que « ‘la discrimination sexiste est la plus structurante dans la société, c’est la plus enracinée’ » (Sénac-Slawinski 436). Pour évoluer, la mentalité doit changer. Si la culture définit la femme, c’est aux gens vivant dans cette culture de changer leur façon de penser à propos de la femme et son rôle à la maison et au lieu de travail. Les femmes peuvent poursuivre la lutte pour leur égalité, mais leur succès est à la merci de la mentalité humaine.

Simone de Beauvoir et *Le deuxième sexe*, sont-ils encore actuels ? Eliette Abécassis laisse transparaître dans *Le corset invisible* que les idées féministes de Beauvoir sont toujours pertinentes pour le féminisme d’aujourd’hui. La femme est piégée dans la maison et dans le lieu de travail. Elle ne peut plus être considérée inférieure à l’homme, mais elle reste un objet. Elle ne se définit pas ; c’est la société qui la définit. Or la femme ne peut pas exister sans l’homme et l’homme ne peut pas exister sans elle. Les rapports entre les deux doivent devenir égaux. Quand la mentalité humaine comprendra cette égalité, les femmes seront finalement affranchies.

Théoriser le genre: l'héritage de Beauvoir

Stevi Jackson

In *Le deuxième sexe*, Simone de Beauvoir laid the foundations of a feminist analysis of gender - although she mentioned nothing of this concept. While affirming that “one is not born a woman, one becomes one,” she established the social character of femininity in opposition to the biological concept of female. It is as if she anticipated the distinction between gender and sex adopted by the English-speaking feminists in the 1970s - and she also had to confront several of the problems related to this distinction. Being one of the first to challenge the naturalist explanations of the subordination of women, one could expect that Beauvoir entirely liberated herself of the beliefs and presuppositions that she forced herself to critique, and it is not difficult to detect the elements of essentialism in her works. In particular, she considered the physical differences of women, their weakness, their enslavement to the reproduction of a species as “the facts [that] cannot be denied” (1972: 66). The idea that social gender depends on biological sex is so unproblematic that it has become “evident”.

This same presupposition also supports, for the beginnings of second wave feminism, the diverse conceptualization of the distinction between sex and gender (Oakley 1972) as well as the sex/gender system (Rubin 1974). More recently, however, the concept of gender and its relation with “sex” have become matters of controversy. On one hand, there are those who refuse to disassociate gender from sex because they wish to accentuate the feminine and affirm that the concept of gender is insufficient to understand the dialectics between the social and cultural specifics and definitions of women as the inferior and devalued “other” (see Braidotti 1991; 1994). It is in France, as well as throughout Europe, where such a movement finds its origin, with the writings of Irigaray, Cixous and Kristeva, and its influence coincides with the Anglo-

Saxon feminist theory. It is a trend with which Simone de Beauvoir keeps her distance and, for their part, the feminists “of the difference” are interested little by her book and have often been hostile toward her (see Rodgers 1998). On the other hand, numerous feminists, in France and elsewhere, have continued the Beauvoirian idea that women are made and not born as such. Certain feminists pushed even further the radical questioning of gender. These feminists contest the distinction between sex (as biologically established) and gender (as social, cultural, variable) because it doesn’t go far enough; in fact, it assumes differences of biologically deep-rooted sex, which takes over socio-cultural gender.

I consider it vital for both politics and for feminist theory that we continue with the radical side of the Beauvoirian enterprise, maintaining the social character of femininity and the division of gender itself. This is why I am going to concentrate my paper on the feminists who built their research on the anti-essentialist foundations of Beauvoir’s work. In particular, I would like to present a conceptualization of gender that is based on the work of French materialist feminists, such as Christine Delphy. In doing so, I will compare the work to another approach that also claims a radical anti-essentialism, to know the post-modern deconstruction of gender performed by theoreticians like Judith Butler. I will make an effort to point out that this last perspective is actually infinitely less radical in its political implications than the first.

BUILDING ON THE BASE OF THE FUNDAMENTAL DISCOVERIES OF BEAUVOIR

Among the theories of gender, the work of the French materialist feminists took on a special and significant opportunity. This was not an accident because it is with this tendency that Beauvoir, in her final years, was most closely associated with her militant activities and in her support of the journals *Questions Féministes* and *Nouvelles Questions Féministes*. The materialist feminists were among the first to prove that biological sex itself has come to be

considered a social construction; and it is these feminists who developed in its largest growth, the most radical potential of the Beauvoirian work. The influence of Beauvoir is especially apparent in the tribute that Wittig pays her in her famous article “On ne naît pas femme” (WITTIG, 1980: 75-85), but she isn’t any less present, even if she is less explicit, in other works, particularly in those by Christine Delphy. In agreement with these theoreticians, I would like to show that we have to combat the idea of the body as biologically given. If gender is social, we have to take into consideration the way in which it models our ideas of biological sex. We have to ask ourselves about the very existence of the categories of gender and ask why and how the social world has found itself divided into the two groups that we call “women” and “men.”

With Beauvoir, we can find indicators that go in this direction. Even though she treats these bodily differences as “facts” and that she does not reach an adequate examination of the patriarchal science that produced these “facts,” she carries on while affirming that “in themselves, they have no significance,” but that their meaning depends on the “totality of the context” (1972: 66-67). She begins, in this way, to anticipate that gender might not be an inevitable consequence of biological sex. It is this emphasis put on the body as an “object of cultural interpretation” that drove Judith Butler (1986) to suggest that Beauvoir appears to “implicitly wonder if sex was not an affair of gender since the beginning.” If the radical implications of this idea were not entirely elaborated in *Le deuxième sexe*, they were fully developed in the work of the French materialist feminists, and it is still they who inspired the deconstruction of gender led by Butler. What is little known, and far from being taken into sufficient consideration, is that Butler herself owes considerably to materialist feminism.

We could settle with saying that materialist feminists affirmed with insistence that “sex” is as social as “gender;” they also elaborated other characteristics of gender identified by

Beauvoir. What distinguishes a conceptualization of gender in a broad and specifically feminist use of the term, that gender then has a hierarchizing significance: we do not have to deal with a simple difference between women and men, but with an asymmetrical relation of inequality. For Beauvoir, women were developed as “others,” as subordinates. If gender is the product of masculine domination, then the goal of feminists is that we get rid of this. This was also an implicit part of the egalitarian vision of Beauvoir. Materialist feminists were at the same time inspired by Beauvoir and separated from her. Whereas Beauvoir herself devised the construction of woman as subordinate at the level of the conscience and the interpersonal relations, the materialist feminists put the emphasis on the social and institutional aspects of the masculine domination that is considerably absent from Beauvoir’s work. Moreover, with this approach, they started to conceptualize women and men as social categories and not as natural.

The English-speaking theoreticians are convinced that it was the poststructuralist feminists, then the postmodernists, who were the first to question the “women” and “men” categories and that it was they who are at the origin of the radically anti-essentialist perspectives of gender. But this is not the case; no form of feminism monopolized the questioning of the categories of gender. The materialist feminists began to develop their own position in the 1970s and we can trace the origin back to the first publication of the journal *Questions Feministes*. There, in the editorial written by the group, the critique of naturalism was presented as a fundamental base of radical (materialist) feminism. In straightforward opposition with the feminists “of the sexual difference,” the group affirmed that the idea of feminine “difference” belonged to the patriarchal reasoning and had to be utilized to justify and conceal our exploitation. Therefore the necessity for the feminists to refuse the entire notion of “the woman” that could be isolated from social context and “to deconstruct the notion of ‘difference of the

sexes' that arranges and underlies this idea of 'the woman'" (QF 1977: 5; QFC 1981: 214-215). Just as the struggle of the social classes is to do away with classes, the feminist struggle should intend to do away with sexual differences. That does not signify that women become similar to men, since the "men" as we know them will no longer exist: "because at the same time that we wipe out the idea of 'The Woman', we also wipe out the idea of 'Man'" (QF 1977: 5; QFC 1981: 215), a method taken back later by Monique Wittig (1992).

And so the materialist feminists came at the end of the major objections to egalitarianism of Beauvoir; to know that while searching to liberate women from the limitations of femininity, she took an androcentric position and seemed to believe that women had become emulators of men. The materialist feminists showed clearly that the adoption of an egalitarian feminist point of view does not signify that women have to become "similar to men," because, as clarified by Christine Delphy, "if women were the equals of men, men would no longer be equals of themselves" (Delphy 1993: 8). I would like to point out a few of the implications of this egalitarian and anti-essentialist position of gender, while comparing materialist feminism with postmodern deconstructionist feminism. These perspectives both claim a radical anti-essentialism, but they differ by way of analysis. Whereas postmodernists insist on the discursive construction of the duality of gender, its alleged instability, as well as the possibilities of pluralization of genders, the materialists put the emphasis on the division of gender as social hierarchy in which women and men occupy structurally the positions of subordinates and superiors.

THE MATERIALITY OF GENDER

My exploration of these two perspectives will be concentrated on the works of Christine Delphy and Judith Butler, respectively, considering each as exemplaries. Why these two

theoreticians? I chose to concentrate on Delphy not simply because of my personal familiarity with her work (see Jackson 1996a), but because of the number of her recent investigations supporting the question of gender and the egalitarian feminist perspective. Delphy, in contrast with a lot of French materialists, uses the concept of gender rather than that of sex and completely defends it. Further, to my understanding, her analysis benefits from her insistence on utilizing this a concept. As for Butler, she constitutes an example that is essential for those who know well the Anglo-saxon feminist theory, because her works on gender provoked absolutely exceptional attention and they exerted a significant influence. Not only is she the biggest theoretician following the tenets of the deconstructivist approach of gender, but her intellectual journey was marked considerably by her interest for Beauvoir, as well as Wittig. Therefore her ideas owe a lot to the tradition of materialist thought.

The materialist feminist position on gender is the logical consequence of the conceptualization of men and women as existing similarly to the terms of social class relations. The patriarchal domination is not based on the pre-existing sex differences, but rather it is gender that exists as a social division as a result of patriarchal domination. In the same way, according to Marxist analysis, the bourgeoisie would not be known without the proletariat, just as “men” and “women” only exist as significant social categories as a result of the relationship of exploitation that, at the same time, ties them together and keeps each separated from the other. Conceptually, as well as empirically, there could be no “women” without the opposing category of “men” and vice-versa. As Monique Wittig says, “there are not any slaves without masters” (1992: 15).

That was indeed the thought of Christine Delphy when she knocked down the customary logic of the distinction between sex and gender. In an article originally published in 1981, she

showed that, beyond gender being constructed on pre-existing biologically sexual differences, it is sex that is a product of gender: “sex became a pertinent fact, and, thus, a category of perception, starting with the creation of the category of gender” (Delphy 1981; 1984: 144). For Delphy, gender created anatomical sex “in the sense that this hierarchical division of humanity into two transforms, for the social experience, into a pertinent distinction of anatomical difference in itself lacking social implications” (1984: 144). In this way, she assumes Beauvoir’s assertion that biologically sexual differences “in themselves do not make sense,” and she directs this to her logical conclusion. A little later, she had to emphasize that the acknowledgement of the “differences of sex” constitutes in and of itself as a social act (Delphy, 1991, 1993).

Since the beginning of the 1980s, Delphy criticized the formulations that tie gender to sex, in the measure where they precisely avoid the realization of the potential of radicality contained in the concept of gender (see Delphy 1984: 24-25). If Delphy maintains so much on the concept of gender, it is that it defines a purely social space, save for the biological connotations associated to the term “sex.” She holds a perfectly consistent position in insisting repetitively that men and women are groups or social classes, “socially appointed” (1984: 24). In her recent elaborations of these ideas, Delphy estimates that the potential of the concept of “gender” does not only consist in that it denaturalizes the differences between women and men, but also in that it draws our attention to the existence of the division of humanity into two categories of gender. It does not suffice, she maintains, to treat the content of gender as variable, considering that the container (the category “women” or “men”) is something unalterable. In fact, we have to treat the container itself as a social product (Delphy, 1991, 1993).

The writings of Judith Butler also propose a radical examination of the division of gender. Butler emphasizes, in *Gender Trouble*, that if gender does not automatically follow sex,

then there is no reason to believe the inevitability of a binary division of the genders, that would be defined by a “mimetic relation of gender to sex” (1990 a: 6). She suggests that this “construction named ‘sex’ is completely constructed culturally as is gender; and even perhaps it has always been gender” (1990 a: 7). Yet it is not by chance that the post-modern deconstruction of sex carried out by Butler seems to echo the materialist conception of Delphy. In fact, the link between the two originates from the work of Monique Wittig, on which Butler based her analysis of the “heterosexual matrix” that assigns gender to a normative heterosexuality. However, Butler did a reading of Wittig cut from other materialist feminist studies and she ignored the emphasis placed by Wittig on the structural inequalities. While Wittig considered heterosexuality as based on the appropriation of the body and of the work of women, Butler interprets this conception in sexual terms in a restricting sense and lacks almost completely the materialist perspective (see Jackson 1996 b).

For Butler, sex and gender are both fictitious constructions; the body does not have a pre-given essential sex, but they are made perceivable by the mediation of gender and become “gender-related” by the continual actualization (in English: *performance*) of gender. That is why the duality of gender is potentially unstable and susceptible to corruption by the transgressive practices, like the transvestite. In *Bodies that Matter*, she explains this position in saying that gender is not something one “assumes” in the morning and gets rid of as s/he pleases (see Butler 1993). On the contrary, we endure the constraint of gender, so gender-related bodies are forced to materialize in time. She uses here the concept of performative linguistics, these expressions, from the simple fact that they are proclaimed, establish the very reality that they profess. In this sense, the declaration “It’s a girl,” made at the birth of a child, designates a girl and launches the process of feminization of the little girl (“*girling the girl*”).

The performativity owns its effectiveness to its “citational” character: it imagines that one reiterates former experiences and that one updates the known norms, so much that the catch phrase “It’s a girl” is based on the authority of the conventions that defines what is a girl. According to Butler, sex is materialized by a set of such citational experiences of which the impact is at the same time normative and regulating. Butler appears to reach to the notion of a socially organized world, but it is precisely the social that she avoids. As is emphasized by Caroline Ramazanoglu, the question to know is from where do these norms originate, or why they “generate so often ‘heterosexual supremacy,’ masculine domination, or all the other inequalities of power, not appearing as a pertinent question that one pushes to pose in the logic of her theory” (1995: 37). It is that her conception of social is entirely normative and ideological. Moreover, even though she confronts this material in *Bodies that Matter*, it is the materiality of the body, more than the materiality of social relationships, that preoccupies her. And yet she would like to establish that bodies are not simply materials in that they are pre-given, but that their materiality is indeed made, produced. But she fails to give social dimension to this production and to this application.

More recently, when Butler (1997) became interested in the problem of whether the issues of gender and sexuality are “simply cultural,” she invoked a specific form of Marxism in order to explain heterosexual supremacy. In doing so, she returned to the schema forged by Lévi-Strauss of the exchange of women, a schema in which she claims to see cancel every distinction between the cultural, the economic and the social, whereas their interdependence would be located in the demonstrated opposites (see p.275). Such a choice appears peculiar, given that it is an ahistoric formulation that assumes not only the existence of women with the title of the pre-social and universal category, but also their preliminary subordination as objects of exchange.

With the universalism of Lévi-Strauss, Butler takes her distance, evaluating that the *queer* studies could constitute a way to return to the critiques of the family “based on the sample in consideration of theories that present relatives as something socially contingent and socially transformable” (p. 276, it is Butler who emphasizes this). And on what rests the contingency of the standard structuralization of gender and of sexuality? Apparently, on the usefulness of the heterosexual family for capitalism! This is what brings us to the well-known problems of functionalist Marxism, which reduces the subordination of women to the relations of reproduction, and, in a final analysis, to their role in biological reproduction.

Despite her support, in her beginnings, on the works of Monique Wittig who said the heterosexual contract is fundamental for the maintenance of the patriarchal order, Butler never considered the possibility that gender and heterosexuality could be attached structurally to masculine domination. It is significant that while making an effort to theorize the social and economic material relations, she returns to a form of reductionist Marxism particularly sterile and unproductive. This reveals her lack of understanding of the social relations and everything that escapes her as a result of her very partial assimilation of materialist feminism.

THE QUESTION OF PSYCHOANALYSIS

It is possible that the attraction exerted by structural Marxism is due to her articulation of psychoanalysis, to which Butler certainly returns, with a completely reformulated version in order to explore “how the regulating norms constitute a ‘gender-related’ subject according to the terms that insure the uncompromising indistinction of the psychic creation and the bodily creation” (1993: 22). Despite her first critiques with regard to the totalitarian teleology to psychoanalysis, Butler seems persuaded that the former is the *only* capable perspective to understand the different ways that we become “gendered,” such as from our investment in

gendered identities. She is far from being alone in this position. Yet this considerably common conviction singularly restrains our capacity for theoretical vision; she ends in vain efforts to “re-form” psychoanalysis, while completely prohibiting the development of alternative perspectives. As for me, following the example of Beauvoir, I consider psychoanalysis a religion, an unappealing faith, and I affirm that developing alternatives is the unfinished spot of materialist feminism, and there resides the legacy that Beauvoir passed down to us.

Article traduit

Jackson, Stevi. "Théoriser Le Genre : L'héritage De Beauvoir." *Nouvelles Questions*

Féministes 20.4, LE NATURALISME DEPUIS BEAUVOIR (1999): 10-19. *JSTOR*.

En ligne.16 Fév. 2015.

BIBLIOGRAPHIE

- "Legifrance - Le Service Public De L'accès Au Droit." *LOI N° 2014-873 Du 4 Août 2014 Pour L'égalité Réelle Entre Les Femmes Et Les Hommes*. N.p., n.d. En ligne. 14 Avr. 2015.
- "Simone De Beauvoir The Second Sex, Conclusion 1949." *Simone De Beauvoir The Second Sex, Conclusion 1949*. Marxist Internet Archives, n.d. En ligne. 22 Avr. 2015.
- Abécassis, Éliette, et Caroline Bongret. *Le Corset Invisible*. Paris: Albin Michel, 2007. Papier.
- Annette, Magali. "La Vie Familiale De L'épouse Chinoise Dans La Première Moitié Du XXe Siècle." *Literature* (2007): 1-120. *HAL*. En ligne. 2 Mar. 2015.
- Beauvoir, Simone De. *Le Deuxième Sexe I*. N.p.: Gallimard, 1949. Papier.
- Beauvoir, Simone De. *Le Deuxième Sexe II*. Paris: Gallimard, 2008. Papier.
- Blais, Mélissa, Laurence Fortin-Pellerin, Ève-Marie Lampron, et Geneviève Pagé. "Pour éviter De Se Noyer Dans La (troisième) Vague : Réflexions Sur L'histoire Et L'actualité Du Féminisme Radical." *Recherches Féministes* 20.2 (2007): 141. *Erudit*. En ligne. 2 Mar. 2015.
- Boivin, Michelle. "Le Féminisme En Capsule: Un Aperçu Critique Du Droit. (French)." *Canadian Journal Of Women & The Law* 5.2 (1992): 357-410. *Academic Search Premier*. En ligne. 2 Mar. 2015.
- Chaperon, Sylvie. "Une Génération D'intellectuelles Dans Le Sillage De Simone De Beauvoir." *Clio* 13 (2005): 99-116. En ligne. 2 Mar. 2015.
- Jackson, Stevi. "Théoriser Le Genre : L'héritage De Beauvoir." *Nouvelles Questions Féministes* 20.4, LE NATURALISME DEPUIS BEAUVOIR (1999): 9-28. *JSTOR*. En ligne. 16 Fév. 2015.

- Jenson, Jane. "Le Féminisme En France Depuis Mai 68." *Vingtième Siècle. Revue D'histoire* 24 (1989): 55-67. *JSTOR*. En ligne. 2 Mar. 2015.
- Kruks, Sonia. "Genre Et Subjectivité : Simone De Beauvoir Et Le Féminisme Contemporaine." *Nouvelles Questions Féministes* 14.1 (1993): 3-28. *JSTOR*. En ligne. 23 Fév. 2015.
- Murray, Rainbow. "Women in French Politics: Still Le Deuxième Sexe?" *Modern & Contemporary France* 18.4 (2010): 411-14. *Routledge*. En ligne. 9 Mar. 2015.
- Oprea, Denisa-Adriana. "Du Féminisme (de La Troisième Vague) Et Du Postmoderne." *Recherches Féministes* 21.2 (2008): 5-28. *Erudit*. En ligne. 2 Mar. 2015.
- Patterson, Yoleta Astarita. "Entretien Avec Simone De Beauvoir (20 Juin 1978)." *The French Review* 52.5 (1979): 745-54. *JSTOR*. En ligne. 02 Mar. 2015.
- Picq, Françoise. "Le Féminisme Entre Passé Reconstitué Et Futur Incertain." *Cités* No. 9. *L'Avenir Politique Du Féminisme: Le Cas Français* (2002): 25-38. *JSTOR*. Web. 02 Mar. 2015.
- Sénac-Slawinski, Réjane. "De La Parité à La Diversité: Entre Deuxième Sexe Et Discrimination Seconde." *Modern & Contemporary France* 18.4 (2010): 431-44. *Routledge*. En ligne. 9 Mar. 2015.
- Stavro, Elaine. "Rethinking Identity and Coalitional Politics, Insights from Simone De Beauvoir." *Canadian Journal of Political Science/Revue Canadienne De Science Politique* 40.02 (2007): 439-63. *JSTOR*. En ligne. 9 Mar. 2015.